

Un monastère cistercien à Dijon les Dames de Tart *Madeleine Blondel*

Le Musée de la Vie Bourguignonne-Perrin de Puycousin et le Musée d'Art Sacré de Dijon sont installés dans le monastère cistercien des Dames de Tart.

Pour célébrer la commémoration du IX^e centenaire de la fondation de Cîteaux, une exposition rappelle l'histoire et évoque la vie quotidienne de cette communauté de moniales. Ce couvent, qui a conservé son cloître, la maison des sœurs tourières et l'église, semble ainsi reprendre vie.



Fig. 1 : Le cloître du monastère des Bernardines, © Ville de Dijon, J.-P. COQUÉAU.

Est-il besoin de rappeler dans le *Bulletin des Musées de Dijon* que les Musées d'Art Sacré et de la Vie Bourguignonne-Perrin de Puycousin sont installés dans un site cistercien ? Evoquons la genèse de ces institutions.

La Charte Culturelle, signée en 1975 entre l'Etat et la Ville de Dijon, prévoit que la chapelle Sainte-Anne¹ sera restaurée pour exposer des objets religieux. La Ville, en effet, avait décidé en 1970 de fermer la Chapelle des Elus² du Palais des Etats de Bourgogne où, depuis 1936, étaient exposés les objets religieux de la collection Dard ; aussi Pierre Quarré, Conservateur du Musée des Beaux-Arts, était-il en quête d'un nouveau lieu.

Préoccupée également de patrimoine religieux, la Commission diocésaine d'Art Sacré, fondée en 1955 par Monseigneur Guillaume Sembel, encourage ce projet ; elle est animée depuis 1960 par l'Abbé Louis Ladey qui fait siéger au conseil d'administration de cette commission non seulement Pierre Quarré, mais également Yves Beauvalot, Secrétaire régional de la Commission d'Inventaire, Jean Rigault, Conservateur des Archives départementales de la Côte-d'Or et le chanoine Jean Marilier, Conservateur des Antiquités et Objets d'Art³. Ce dernier va être l'acteur principal de cette entreprise qui aboutit, en 1980, à l'ouverture du Musée d'Art Sacré. Lors de l'inauguration, le Maire de Dijon, Robert Poujade, annonce que le cloître sera dévolu au Musée de la Vie Bourguignonne⁴. La proximité des deux institutions ne peut que créer une synergie, démultipliée en raison même de la qualité architecturale du site.

Or, le fait de situer le Musée d'Art Sacré dans la chapelle Sainte-Anne, porte à confusion, car renvoie à l'histoire récente⁵. Il faut attendre l'ouverture du Musée de la Vie Bourguignonne-Perrin de Puycousin, en 1982⁶, pour que l'adresse -Cloître des Bernardines- (fig. 1) rappelle la fonction initiale du site. Par ailleurs, la publication de l'article du chanoine Marilier⁷, en 1984, restitue la mémoire longue du monastère des Bernardines.

Cependant une enquête récente auprès des visiteurs, plus habitués sans doute aux fondations

masculines et rurales des XIIe et XIIIe siècles, révèle qu'il ne reconnaît pas en ce lieu un monastère de la famille de saint Bernard. Aussi la commémoration, cette année, du IXe centenaire de la fondation de Cîteaux est-elle l'occasion de rappeler, par une exposition, son origine cistercienne. Retraçons brièvement l'histoire de ce monastère.

Histoire du site

Entre 1122 et 1134, Etienne Harding, troisième abbé de Cîteaux, fonde à Tart⁸ la première maison féminine de l'Ordre. Dès les années 1475, un relâchement s'amorce au sein de la communauté et, à la fin du XVIe siècle, émerge une volonté de retrouver l'esprit des fondateurs. L'abbé de Cîteaux, Nicolas II Boucherat, ardent propagateur de cette réforme, demande, en 1618, à Jeanne de Courcelles de Purlans⁹ de venir à Tart instaurer cet esprit. La réforme ne peut se faire qu'à Dijon, car un décret du Concile de Trente et l'édit royal de 1606 obligent les évêques à installer les religieuses en ville. L'évêque de Langres, Monseigneur Zamet, acteur principal de cette entreprise, fait venir à Dijon le 23 mai 1623, Jeanne de Courcelles de Purlans accompagnée de huit religieuses et les installe provisoirement rue Verrerie.

L'année suivante, Monseigneur Zamet achète rue des Crais, c'est-à-dire l'actuelle rue Sainte-Anne, six propriétés pour constituer un terrain suffisant à l'édification du monastère¹⁰. Il fait alors construire des cellules, un réfectoire et sans doute une chapelle, car le Vicomte Mayeur de la Ville constate, en 1625, que ces dames ont édifié "*une chapelle et autres appartenances pour leur régularité [et qu'elles] se comportent fort vertueusement*". En 1631, le noviciat se construit sur un nouveau terrain qu'elles acquièrent au sieur Griveau.

Mais cette entreprise se ralentit du fait des ravages causés en 1636 par les armées de Gallas dans la région de Cîteaux et de Tart¹¹, ce qui grève considérablement les revenus du monastère. Pourtant les domaines de vignes de la Côte, dont le célèbre Clos de Tart, restent indemnes et procurent des rentrées de numéraire non négligeables.



Fig. 2 : L'église des Bernardines, la sacristie et la chambre du prédicateur, © Ville de Dijon, J.-P. COQUÉAU.

Entre 1666 et 1672, commence une nouvelle campagne d'acquisition ; sept terrains, situés le long de la rue du Chaignot, étendent l'enclos jusqu'au rempart. C'est là que sont construits la boulangerie, le charbonnier, la maison du jardinier, le hangar, le bûcher et les latrines, dépendances nécessaires à toute communauté cloîtrée vivant en autarcie.

A partir de 1679, le chantier du cloître commence¹² : une aile donne sur le grand jardin et, en équerre, une autre s'étire jusqu'à un grand escalier ; dès 1682, deux

autres ailes viennent fermer le quadrilatère. Ainsi, tous les espaces nécessaires à la vie communautaire sont désormais achevés : réfectoire, salle du chapitre, infirmerie, cuisine, office de la cellérierie occupent le rez-de-chaussée, tandis que cellules, bibliothèque et salle d'archives sont à l'étage.

Cependant les chapelles et oratoires installés dans le monastère suffisent-ils pour célébrer dignement les offices de toute une communauté ? Dès 1625, une chapelle est attestée par le vicomte Mayeur, mais où se

situe-t-elle ? Par ailleurs, un ermitage est aménagé dans le grand jardin car *"la Mère de Purlans fit faire [...] sept ans durant à toutes les fêtes principales, des processions pieds nus par le monastère qu'on allait terminer dans une chapelle où reposait une image de la Vierge"*. Elle brûle en 1631 car, à la dernière fête, *"les cierges qu'on y avait allumé mirent le feu à l'autel ; tout fut brûlé [...] à l'exception de la statue de la Vierge qui n'était que de papier battu"*. A partir de 1632, une nouvelle chapelle est aménagée dans le noviciat. En 1682, l'aile nord du cloître s'achève sur l'emplacement prévu initialement pour l'église : à l'étage est installée *"une chapelle dite des saintes Reliques"*. Est-ce là que sont conservées les reliques de sainte Théodore offertes à la communauté en 1659 par le pape Alexandre VII ¹³ ? En outre, à l'extrémité ouest de ce bâtiment, l'espace dénommé avant-choeur, est aménagé avec des placets disposés de manière à regarder un autel et une statue de la Vierge. Les offices et la messe quotidienne y sont-ils célébrés en attendant l'achèvement de l'église ?

Pour édifier cette église, il faut agrandir l'enclos ; aussi les religieuses achètent-elles, entre 1689 et 1692, quatre propriétés. On y construit dès 1693 une maison pour le chapelain. S'il est inutile de rappeler ici l'histoire de la construction de l'église¹⁴, notons simplement que l'architecte est un frère de l'Oratoire, Louis Trestournel, assisté de Pierre Rivoire, et que l'entrepreneur choisi est Pierre Lambert. Par ailleurs, Lambert reçoit en 1700 un second marché pour construire la sacristie et la chambre du prédicateur (fig.2). L'édifice, béni en 1708, reçoit alors la dépouille de la fondatrice de la communauté dijonnaise, Jeanne de Courcelles de Purlans. Consacrée en 1710, elle est dédiée à l'Assomption de la Vierge et à saint Etienne Harding, fondateur de la communauté de Tart.

La dernière campagne de travaux est réalisée en 1767. Les maisons à pans de bois, construites sous la houlette de Monseigneur Zamet, se détériorent ; elles sont alors démolies pour construire le bâtiment des sœurs tourières où sont installés des parloirs et le tour. Ce bâtiment marque la jonction de deux mondes : celui de la clôture et celui des séculiers.

Images de cette histoire

L'exposition propose donc une lecture du sens et des spécificités de ces bâtiments et tente d'évoquer ce qu'a pu être la vie quotidienne des moniales. Dans cette perspective, une relecture des archives et des Constitutions¹⁵, l'observation attentive des plans conservés aux Archives départementales de la Côte-d'Or et à la Bibliothèque municipale de Dijon, l'analyse minutieuse des inventaires dressés par les experts mandatés par les commissaires de la République permettent de mieux comprendre, au delà des modifications des XIXe et XXe siècles¹⁶, l'ordonnance des bâtiments sis entre cours et jardins et le fonctionnement de cette communauté.

Mais la mise en œuvre de ce projet se heurte à une difficulté : les objets utilisés par les moniales avant leur départ en 1792, n'ont pas été conservés. Par exemple, sur les 34 tableaux recensés par François Devosge en 1797, un seul est aujourd'hui conservé au Musée d'Art Sacré. Il s'agit du tableau représentant saint Bernard et saint Etienne Harding chantant le *Salve Regina* devant la Vierge signé par Jean-Baptiste Corneille ; il a été commandé par Philibert Jeannin, Conseiller au Parlement de Bourgogne, et Barbe Fevret de Saint-Mesmin, sa femme, pour le maître-autel de l'église. Ce tableau et les bâtiments sont donc les seuls objets historiques in situ.

Les religieuses, zélées dans leur entreprise de restaurer, au lendemain du Concile de Trente, l'esprit des fondateurs, veulent avant tout retrouver à Dijon la clôture. Sont alors présentés dans l'exposition des plans de la ville où se voit l'occupation progressive du terrain choisi par Monseigneur Zamet (fig.3); occupation qui va du terrain vague sis à l'ombre du rempart sur lequel se dresse une modeste chapelle¹⁷ au monastère achevé autour duquel se déploie un immense jardin. Sur les côtés de ce plan, dressé par Mikel en 1759, six médaillons présentent les architectures prestigieuses de la Ville dont l'église des Bernardines ¹⁸.

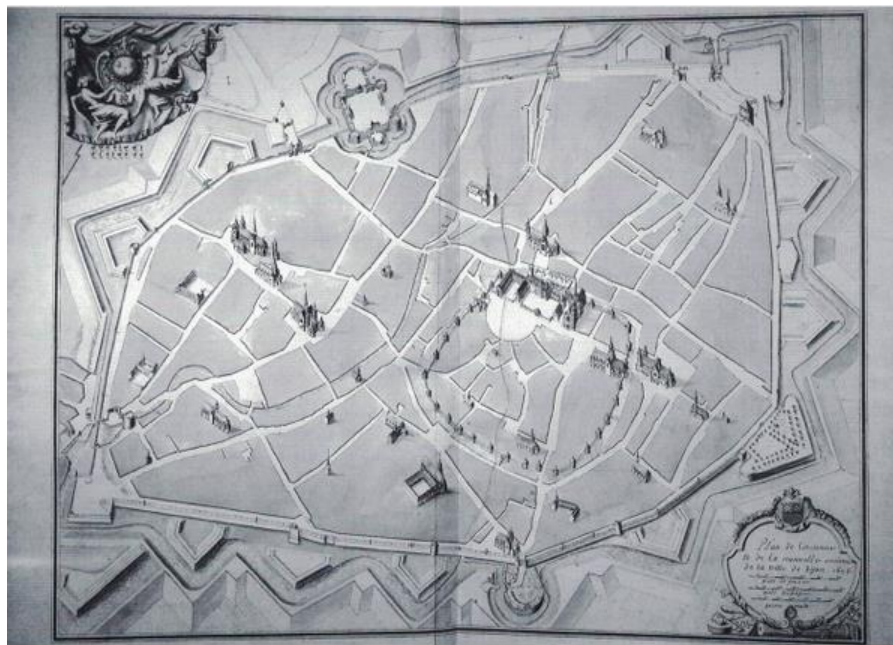


Fig. 3 Plan de l'ancienne et de la nouvelle enceinte de la Ville de Dijon, 1696, dressé par Pierre LE PAULTRE, Paris, Bibliothèque de la Sorbonne, manuscrit 1501, n° 2, © J.-L. CHARMET.



Fig.4 Religieuse de l'abbaye de Tart avant la Réforme, Dijon, Bibliothèque municipale, Portefeuille 51, © F. PERRODIN.



Fig. 5 Religieuse de Cîteaux en habit ordinaire dans la maison, Dijon, Bibliothèque municipale, Portefeuille 51, © F. PERRODIN.

Outre la clôture, c'est aussi la rigueur de l'habit que ces moniales recherchent. Les gravures parues dans l'ouvrage de Pierre Helyot ¹⁹ montrent bien la différence entre la coquetterie des dames de Tart, qui n'hésitaient pas à "porter des pendants d'oreilles et des fils de perles à leur cou [...] des jupes de dessous de l'étoffe la plus belle qu'elles puissent avoir avec des dentelles or et argent..." (fig.4) et l'austérité de l'habit monastique que les cisterciennes confectionnent elles-mêmes dans des tissus sobres et robustes, comme le rappellent leurs Constitutions (fig.5).

Si la disposition et l'affectation des bâtiments sont données par le plan dressé par François Pisser en 1793 ²⁰ l'étude des inventaires révolutionnaires fait pénétrer dans ces lieux.

Ainsi la description de la bibliothèque a permis de la localiser dans l'aile ouest du cloître : *"La porte de la bibliothèque [...] ferrée de deux fiches, une serrure sans clé ; quatre portes vitrées ouvrant à deux vantaux, donnant sur le jardin du cloître [...]. Une cheminée en pierre de Ladoix, avec platine en fonte [...] ; deux grands buffets à côté de la cheminée sous lesquels sont trois placards ouvrant à deux portes chacun [...] ; le dessus de ces placards est couvert d'une tablette en menuiserie surmontée de quatre pilastres fermant trois espaces rayonnés de cinq rayons chacun et couvert d'une tablette avec moulure ; au-dessus sont quatre petits pilastres formant trois espaces se terminant sous la corniche en plâtre du plafond ; ces espaces sont meublés d'un rayon chacun [...]. Le côté de ce buffet se termine en tour creusée [encoignure] de chaque côté de la cheminée avec un placard dessous, meublé de deux petits rayons fermant avec loquet". On y comptait alors "quatre cents volumes ascétiques"* ²¹.

Parfois d'autres sources viennent compléter cet état des lieux ainsi les cellules sont décrites dans les mêmes inventaires avec *"une fenêtre, un petit placard dessous et un plancher en sapin"* ; or l'observation du bâtiment permet d'apporter un détail supplémentaire : les cellules disposées de part et d'autre d'un couloir n'ont sans doute pas de plafond afin que les neuf *oculi*, percés au-dessus des fenêtres, éclairent ces couloirs. Enfin les Constitutions détaillent le mobilier de la cellule : il n'y a

"qu'une petite table de bois, une chaise de natte, trois ais [planches] sur des tréteaux, une paille, un chevet de paille [traversin en pupitre], un oreiller de plumes, un bénitier de terre, un crucifix de bois, quelques images de dévotion en papier et rien de plus". Le croisement des données s'avère en l'occurrence extrêmement fructueux.

Comment restituer ces lectures superposées au visiteur afin qu'il imagine ces lieux habités par quelques quarante moniales ? Comment concevoir un monde d'hier alors que plusieurs espaces ont disparu, d'autres ont été modifiés et, si certains restent indemnes, ils sont transformés en galerie de musée ? Quel artifice muséographique permettra de rompre le silence des lieux ?

Quarante stèles sont dispersées sur l'ensemble du site ; chacune d'elle porte, grandeur nature, l'effigie d'une religieuse accompagnée d'un nom, du plan du site, et d'un texte ²². Chaque stèle révèle donc une histoire qui raconte la construction d'un bâtiment, décrit des dépendances aujourd'hui détruites, donne l'état des lieux d'une pièce, rappelle la fonction d'une officière ou évoque une action. Un titre est inséré dans un cartouche, tandis qu'en exergue s'inscrit une phrase tirée soit de la Règle de saint Benoît, soit des Constitutions, voire de la Bible, afin que n'échappe jamais l'esprit dans lequel s'opère toute chose. Cependant en donnant ainsi sens aux espaces et en suggérant le quotidien, le propos reste toujours ancré dans la matérialité des êtres et des choses.

Exprimer l'indicible

Comment évoquer des parcours de vie qui sont de l'ordre de l'indicible ? Comment suggérer ce qu'à pu être la vie de ces dames qui ont renoncé à tout pour expérimenter, corps et âme, une quête enflammée du divin que célèbre ce poème ²³ ;

Poète :

Qui vous a mérité ce haut titre de dames ?

Sur qui dominez-vous ? Quelles sont vos cités ?

Qui sont les ennemis par vos armes domptez ?

Ou de quels Chevaliers vous dites-vous les femmes ?

Dames :

Jésus est notre Epoux. Les doux-brûlantes flammes
Qu'attise Cupidon, et tant de vanités
Que le monde étalait à nos yeux enchantés
Sont les fiers ennemis enferrés par nos lames.

Nos armes sont nos vœux. Nos Cités sont nos cœurs,
Nos sujets sont nos Corps, et nos désirs vainqueurs
Du vice et de l'enfer. La Vierge Notre Dame
Nous a, du Roi son Fils, impétré ses faveurs.

Poète :

Allez, vous méritez, Vierges, qu'on vous acclame
Par honneur à jamais, Reines et Dames d'Ame.

Le Cérémonial pour les Vêtures²⁴ restitue les prières, chants et dialogues qui s'instaurent entre le prêtre et les religieuses. Ainsi, lors de la prise d'habit, le prêtre répond à l'engagement de la postulante par cette oraison : "[...] *jeter un regard de miséricorde sur votre servante qui renonce aujourd'hui à toutes les pompes d'une vie mondaine pour se consacrer à vous dans le Saint Ordre afin que par la grâce de ce regard favorable, elle vous soit soumise par humilité, dévouée par la pénitence, dirigée par la justice, conduite par la persévérance, gouvernée par la dévotion, attachée par la pureté et unie par la charité...*" (fig.6). Sept voies qui, avec le secours de la grâce, permettent à la postulante d'accéder à l'idéal de perfection religieuse. Ces dispositions intérieures sont mises en exergue et illustrées avec des objets-sens.

Ainsi le visiteur passe au travers d'une grille et pénètre dans un espace où, de part et d'autre d'un chemin, s'ouvrent des alvéoles qui reprennent ces voies. Ainsi dans celles intitulées "*soumise par humilité*" sont disposés :

- d'un côté une robe du XVIII^e siècle posée dans un tour, tandis qu'une chevelure gît sur le sol car il est demandé à la moniale de faire le sacrifice de sa coiffure (fig. 7).

- de l'autre sont pliés, sur un drap de serge blanc pour la novice et sur un drap mortuaire pour la professe,

les habits que la postulante va désormais porter (fig.8) "*couverts de fleurs selon la saison*". Le prêtre lui remet alors un cierge en disant : "*Recevez cette visible lumière comme figure de la lumière invisible qui écarte et dissipe tous les ténèbres de l'erreur et de l'ignorance afin, qu'éclairée d'un rayon de sagesse et que remplie de la ferveur du Saint Esprit, vous méritiez d'être éternellement unie à Jésus Christ, l'époux de l'Eglise qui vit et règne dans l'unité du même Esprit saint dans tous les siècles des siècles*". Elle reçoit également un crucifix pour qu'il devienne "*le remède salutaire de... [ses] maux, le modèle de... [sa] fidélité, la perfection de... [ses] bonnes œuvres, la page de... [sa] rédemption et une défense assurée qui tienne... [son] âme à couvert des traits de... [ses] ennemis*".

Fig. 7: « Soumise par humilité », © F PERRODIN.

Des voix de femmes chantent alors le *Veni Creator*²⁵.

Ce principe d'installation d'objets-sens est repris à chaque étape ; au-dessus du parcours plane la colombe du Saint Esprit tandis qu'on entend des pas qui laissent, à la fin de cet itinéraire, une empreinte sur le sable. Car ces religieuses se dirigent vers une aube nouvelle qui donne sens à toute leur vie : "[...] *C'est à cette puissante lumière que nous devons nous livrer à toute heure pour porter l'effacement des ténèbres qui nous enveloppent incessamment*"²⁶.

Il ne s'agit là que d'un essai muséographique.

Si cette exposition²⁷ a permis de progresser dans la connaissance des bâtiments et de la vie quotidienne des bernardines, bien des voies restent encore à explorer : ainsi les relations entre l'abbaye de Dijon et celle de Port-Royal ou encore la place tenue par cette communauté dans le contexte spirituel dijonnais. N'a-t-on pas comparé l'amitié qui liait Jeanne de Courcelles de Poulans à Monseigneur Zamet à celle, oh combien plus célèbre, qui unissait Jeanne de Chantal à François de Sales²⁸ ?



Fig. 6 : Une salle de l'exposition, © F. PERRODIN.

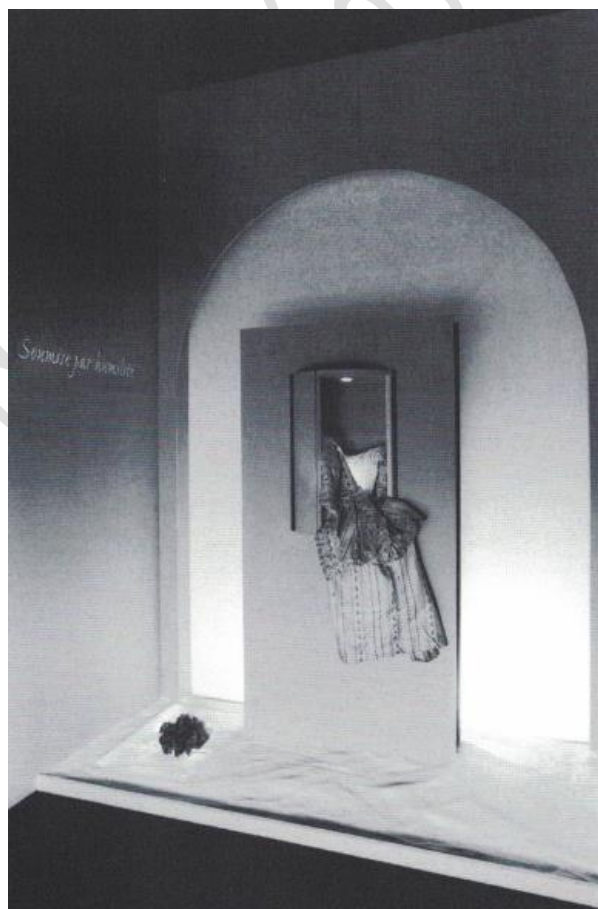


Fig. 7 : « Soumise par humilité », © F. PERRODIN.

NOTES

1. La chapelle Sainte-Anne est le nom donné à l'église du monastère des Bernardines à partir de l'installation dans les locaux de l'Hospice Sainte-Anne en 1803.

2. MARION, (François), *Objets religieux exposés Chapelle des Elus, Cour de Flore*, Dijon, Bernigaud et Privat, [ca 1936]. BLONDEL, (Madeleine), " Une collection d'art religieux dans un lieu religieux ". *Cahiers de l'ENP*, à paraître. Publication des actes du colloque "Trésor d'église, musée d'art religieux", qui a eu lieu les 30 et 31 mars 1998 à l'Ecole Nationale du Patrimoine.

3. Le chanoine Jean Marilier est nommé Conservateur des Antiquités et Objets d'Art en 1960.

4. Le Musée de la Vie Bourguignonne présente la collection Perrin de Puycousin naguère exposée dans le Musée Perrin de Puycousin qui ferme en 1970; le couvent des Carmélites est, dans un premier temps, choisi pour réinstaller ce musée qui, en 1977, prend le nom de Musée de la Vie Bourguignonne. Cf. GEIGER, (Monique), *Aspect du Futur Musée de la Vie Bourguignonne*, Dijon, Musée des Beaux-Arts, 1978. BLONDEL, (Madeleine), "Le Musée de la Vie Bourguignonne Perrin de Puycousin : entre les "traditions populaires" et l'ethnographie ". *Muséologie et ethnologie*. Paris Réunion des musées nationaux, 1987, p. 222-234.

5. L'installation en 1803 de l'Hospice Sainte-Anne, fondé en 1633, par Claude Odebert et Odette Maillard au n° 10 de l'actuelle rue de l'Hôpital et qui donnera le nom à la rue.

6. Le Musée de la Vie Bourguignonne reprend le nom du fondateur du musée en 1982, date à laquelle le mur de clôture est ouvert, à l'actuel numéro 17 de la rue Sainte-Anne, afin de donner un accès direct au cloître.

7. MARILIER, (Jean), " Le monastère et l'Eglise des Bernardines de Tart à Dijon ", *Mémoires de la*

Commission des Antiquités de la Côte-d'Or, 1982-1983, 33, p. 255-290.

8. Tart l'Abbaye se situe à 20 kilomètres de Cîteaux et à 35 kilomètres de Dijon.

9. Jeanne de Courcelles de Pourlans (1591-1651), fille du Seigneur d'Auvillars, est mise dès son enfance pensionnaire à l'abbaye de Tart où sa tante, Claude de la Tournelle, est abbesse. A 15 ans, elle quitte Tart pour entrer comme pensionnaire à l'abbaye des Clarisses urbanistes de Migette (commune Le Crouzet, Doubs) au diocèse de Besançon. Elle fait son noviciat puis sa profession et reste dans cette abbaye jusqu'à son départ pour Tart ; son nom de religieuse est Jeanne de Saint Joseph. BOURREE, (Edme-Bernard), *La Vie de Madame de Courcelles de Pourlans dernière abbesse de l'abbaye de Notre Dame de Tart*, Lyon, Jean Certe, 1699.

10. MARILIER, (Jean), *Le monastère* p. 259-262.

11. Sur le temporel de l'abbaye de Tart, LA CROIX BOUTON, (Jean de), CHAUVIN, (Benoît), GROSJEAN, (Elisabeth), "L'abbaye de Tart et ses filiales au moyen-âge ". In CHAUVIN, (Benoît), *Mélanges à la mémoire du père Anselme Dimier*. Pupillin, B. Chauvin, 1984, II, Histoire cistercienne. 3, Ordre moines, p. 19-61

12. MARILIER, (Jean), " Le monastère ", p. 262-267.

13. Une chapelle de l'église, où se trouve le guichet de communion, sera dédiée à sainte Théodore.

14. MARILIER, (Jean), " Le monastère ... ", p. 269-287.

15. MAGNIEN, (Pierre), *Les Constitutions du monastère Notre-Dame de Tart de l'étroite observance, transféré à Dijon : première Maison de Filles de l'Ordre de Cîteaux*, Dijon, Jean Ressayre, 1695.

16. Après le départ des religieuses en 1792, le site est divisé en sept lots afin de faciliter la vente du

monastère comme bien national. Une caserne s'installe alors dans les lieux et de nombreux dégâts sont constatés lors de la reprise des locaux en 1803 par la Ville de Dijon qui veut y installer l'Hospice Sainte-Anne. Des modifications sont alors réalisées dans l'aile nord du cloître et en 1838, un bâtiment reliant le cloître au logement des pensionnaires est construit. L'administration de l'Hôpital quitte ces lieux en 1983 pour laisser place aux services du Musée de la Vie Bourguignonne.

17. *Plan de l'ancienne et de la nouvelle encinte de la ville de Dijon*, 1696 dressé par Pierre Le Paultre. Paris, Bibliothèque de la Sorbonne, manuscrit 1501, n° 2.

18. *Plan géométral de la Ville de Dijon levé en 1759... par le sieur Mikel, Ingénieur géographe du Roy. Et les vues et ornements dessinés par le sieur Le Jolivet, architecte...* Musée de la Vie Bourguignonne Perrin de Puycousin (Inv. 95.66.1).

19. HELIOT, (Pierre), *Histoire des ordres monastiques, religieux et militaires, et des congrégations séculières de l'un et de l'autre sexe, qui ont été établies jusqu'à présent contenant leur origine, leur fondation... avec des figures qui représentent tous les habillements de ces ordres et de ces Congrégations*, Paris, J. B. Coignard, 1718, tome V, chapitre 35, p. 372-382.

20. *Plan Géométral et général des bâtiments, jardins et emplacements du ci-devant monastère des ex-Bernardines de Dijon accompagné d'un descriptif réalisé par François Pisser*, Archives départementales de la Côte-d'Or, Q 430.

21. On sait qu'un inventaire de cette bibliothèque a été dressé et, à ce jour, 12 livres ont été retrouvés dans les Bibliothèques municipales de Dijon et d'Auxonne : ils possèdent un cachet au pochoir avec l'inscription "*Abbaye/de/ Tard*" qui permettent de les identifier.

22. Reproduction de la gravure *Sœur Converse de Cisteaux en habit de chœur* parue dans l'ouvrage de

Pierre Heliot (cf. supra note 18); un nom de religieuse, retrouvé dans les archives, a été choisi en fonction de la période traitée ; par ailleurs, l'espace concerné par le texte est coloré en rouge sur le plan du monastère.

23. SUR CE TITRE DE DAME *qu'on donne ordinairement aux religieuses*. Sonnet en forme de dialogue. In ASSIGNY, (Jean d'), *Les vies et les faits remarquables de plusieurs saints et vertueux moines, moniales et frères convers du sacré ordre de Cysteau, propres pour embrazer les cœurs refroidis de tous bons catholiques distingués, en trois livres*, Mons, [s.n.], 1603.

24. *Cérémonial pour les vêtements des religieuses de l'abbaye de N. Dame de Tart, ordre de Citeaux*, Dijon, J. Ressayre, 1705.

25. *Veni Creator* de Marc Antoine Charpentier (1643-1704) chanté par les demoiselles de Saint-Cyr sous la direction d'Emmanuel Mandrin ; orgue : Michel Chapuis. CD Auvidis Astree E 8598.

26. Lettre à Monsieur Arnauld d'Andilly : "De notre monastère de Tard, ce 18 octobre 1634. Votre humble et très affectionnée sœur et servante. Sœur Agnès de Saint Paul. I.R.B. [Indigne Religieuse Bernardine]. In ARNAULD, A. *Lettres de la mère Agnès Arnauld, abbesse de Port-Royal*. Paris, B. Duprat, 1858. Vol. 1, p.63.

La Mère Agnès de Saint Paul, sœur de la Mère Angélique Arnauld, a été, de 1629 à 1635, abbesse du monastère des Bernardines de Dijon.

27. BLONDEL, (Madeleine), *Un monastère cistercien à Dijon : les Dames de Tart*, Dijon, Musée de la Vie Bourguignonne-Perrin de Puycousin, Musée d'Art Sacré, 1998.

28. BLONDEL, (Madeleine), *Vie quotidienne à la Visitation*, Dijon, Musée de la Vie Bourguignonne-Perrin de Puycousin, 1993.

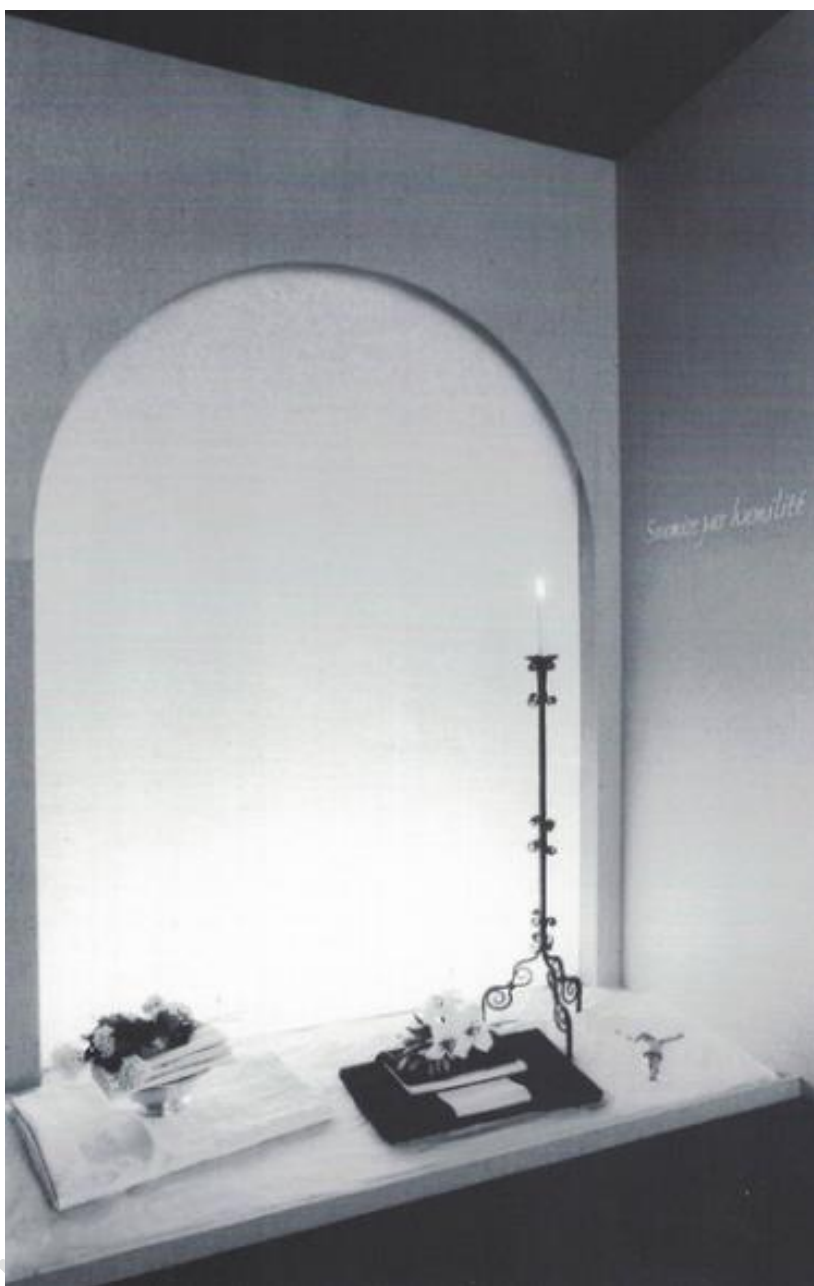


Fig. 8 « Soumise par humilité », © F. PERRODIN.